

LA DÉCLARATION MINISTÉRIELLE. — POURSUIVRA-T-ON M. TURMEL ?

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.500. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Mercredi
19
SEPTEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenber 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
::: Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 :::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B⁴ des Italiens. — Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LE PREMIER CONSEIL DE CABINET DU MINISTÈRE PAINLEVÉ

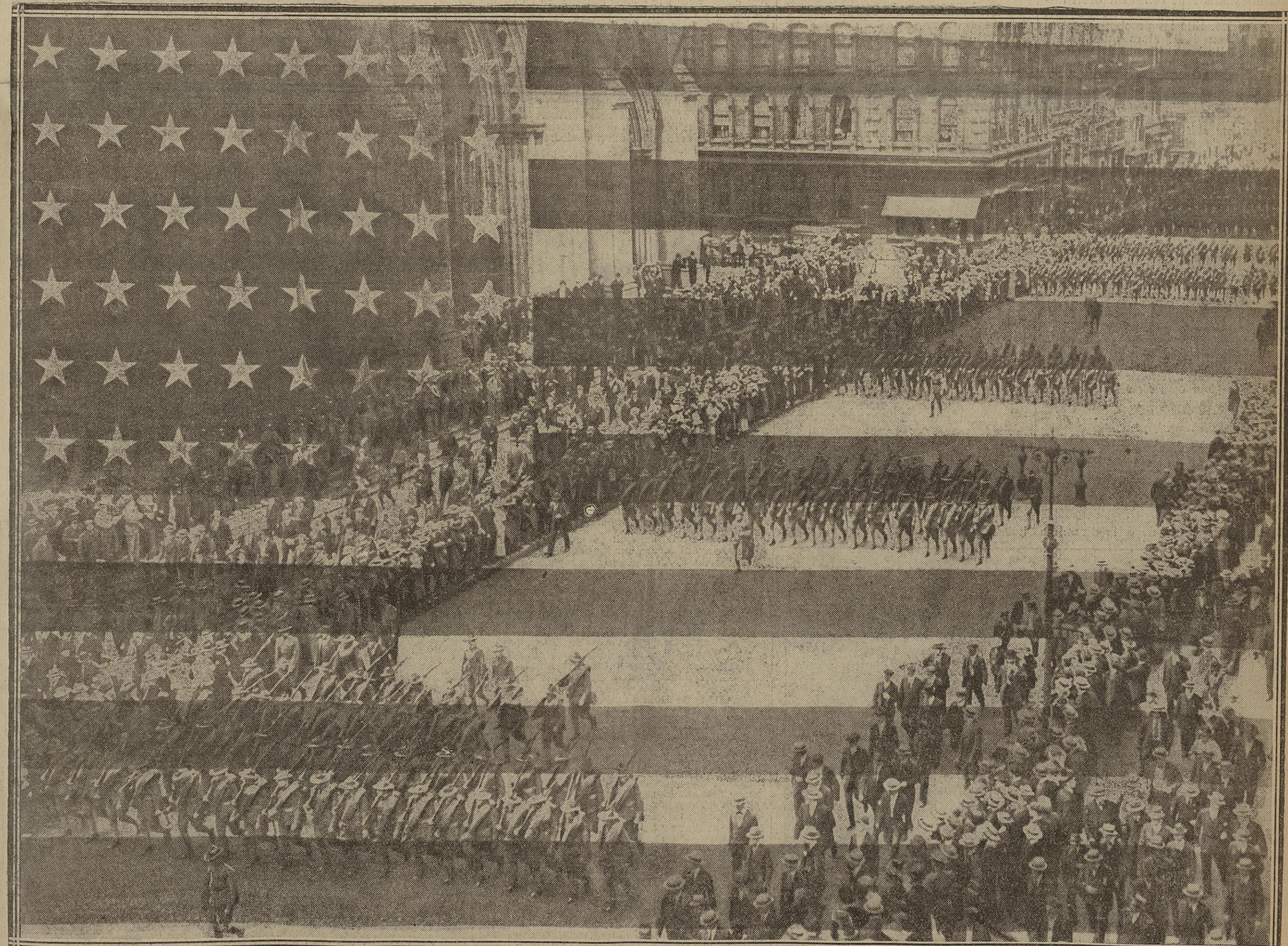


PHOTOGRAPHIE FAITE HIER MATIN, A L'ISSUE DE LA RÉUNION QUI S'EST TENUE AU MINISTÈRE DE LA GUERRE

Au premier rang, de gauche à droite : MM. Fernand David (Agriculture), Claveille (Travaux publics), Chaumet (Marine), Raoul Péret (Justice), Louis Barthou (Ministre d'Etat), Léon Bourgeois (Ministre d'Etat), Painlevé (Présidence du Conseil et Guerre), Ribot (Affaires étrangères), Doumer (Ministre d'Etat), Jean Dupuy (Ministre d'Etat), Klotz (Finances), Steeg (Intérieur), Loucheur (Armement). Au second rang, de gauche

à droite : MM. A. de Monzie (S.-S. Marine), V. Peytral (S.-S. Intérieur), Dalimier (S.-S. Beaux-Arts), Daniel Vincent (Instruction publique), Godart (S.-S. Santé), Besnard (Colonies), Clémentel (Commerce), Bourély (S.-S. Finances), Renard (Travail), Mourier (Adm. de la Guerre), Morel (S.-S. Commerce), Masse (S.-S. Contentieux), Just. Milit. et Pensions), Dumesnil (S.-S. Aviation), Long (Ravitaillement), Breton (S.-S. Inventions).

25.000 SOLDATS DÉFILENT DANS LES RUES DE NEW-YORK



CET INSTANTANÉ A ÉTÉ PRIS DERRIÈRE UN DRAPEAU DE GAZE, TENDU A TRAVERS TOUTE LA RUE, EN FACE SAINT-PATRICK

L'armée américaine se constitue rapidement avec ordre et méthode, comme tout ce qui se fait aux États-Unis. Les New-Yorkais ont pu dernièrement admirer le défilé impressionnant de 25.000 soldats de la garde nationale. Toutes les maisons avaient pavoisé,

des arcs de triomphe avaient été dressés et c'est au son des cloches que les sammies ont parcouru les voies principales de la capitale, aux acclamations d'une foule de plus de deux millions de personnes. Voici le cortège passant devant la cathédrale Saint-Patrick.

LE CABINET PAINLEVÉ DEVANT LA CHAMBRE

LA DÉCLARATION MINISTÉRIELLE CHALEUREUSEMENT ACCUEILLIE

Un grand débat s'est engagé ensuite et se poursuivra aujourd'hui

Voici le texte de la déclaration du gouvernement hier à la Chambre par le président du Conseil et au Sénat par le garde des Sceaux :

Messieurs,

L'heure n'est ni aux longs discours, ni aux longs programmes. Rassembler toutes les forces matérielles et morales de la nation pour la phase suprême de la lutte, c'est le devoir auquel le gouvernement doit et veut se consacrer tout entier.

La guerre, à mesure qu'elle se prolonge, exige de tous une abnégation plus complète et un plus grand esprit de sacrifice; plus nous nous rapprochons du terme, plus la résistance morale de la nation deviendra l'élément essentiel de la victoire. C'est contre cette résistance morale que nos ennemis, n'ayant pu nous vaincre sur les champs de bataille, annoncent qu'ils vont redoubler d'efforts. Au gouvernement de redoubler de vigilance contre ces entreprises insidieuses, et d'énergie contre ceux qui s'y préparent.

Dans les instructions ouvertes, comme dans celles qui pourraient s'ouvrir, la justice suivra son cours sans hésitation, sans faiblesse, sans qu'il soit tenu compte d'aucune considération de personnes. Quiconque se fait le complice de l'ennemi doit subir la rigueur des lois.

Le gouvernement compte sur le patriotisme de tous, et sur la discipline nécessaire de l'opinion, pour que la justice accomplit son œuvre dans le calme et la dignité, et qu'elle soit soustraite aux généralisations imprudentes, aux rumeurs tendancieuses, aux polémiques violentes des partis. Quelle qu'en soit l'issue, ces tristes affaires ne sauraient atteindre aucun parti.

Nos buts de guerre

Si la France poursuit cette guerre, ce n'est ni pour conquérir ni pour se venger, c'est pour défendre sa liberté et son indépendance, en même temps que la liberté et l'indépendance du monde. Ses revendications sont celles du droit même; elles sont indépendantes du sort des batailles. Elles les proclamaient solennellement en 1871, alors qu'elle était vaincue; elles les proclame aujourd'hui qu'elle a fait sentir à ses agresseurs le poids de ses armes.

Désannexion de l'Alsace-Lorraine, réparation des préjudices et des ruines causés par l'ennemi, conclusion d'une paix qui ne soit pas une paix de contrainte et de violence renfermant en elle-même le germe de guerres prochaines, mais une paix juste, où aucun peuple, puissant ou faible, ne soit opprimé, une paix où des garanties efficaces protègent la société des nations contre toute agression d'une d'entre elles: tels sont les nobles buts de guerre de la France, si on peut parler de buts de guerre quand il s'agit d'une nation qui, pendant quarante-quatre ans, malgré ses blessures ouvertes, a tout fait pour éviter à l'humanité les horreurs de la guerre.

Tant que ces buts ne seront pas atteints, la France continuera de combattre. Certes, prolonger la guerre un jour de trop, ce serait commettre le plus grand crime de l'Histoire, mais l'interrompre un jour trop tôt serait livrer la France au plus dégradant des servages, à une misère matérielle et morale dont rien ne la délivrerait plus.

L'Union sacrée

Voilà ce que sait chaque soldat dans nos tranchées, chaque ouvrier, chaque paysan, dans son atelier ou sur son silon. C'est là ce qui fait l'union indissoluble du pays à travers toutes les épreuves; c'est le secret de cette discipline

dans la liberté qui s'oppose victorieusement à la féroce brutalité du militarisme allemand. Cette discipline faite de raison et de confiance mutuelle, les gouvernements antérieurs l'ont maintenue durant trois années. Le gouvernement actuel n'en conçoit pas d'autre.

Mais ce ne sont pas seulement les volontés, ce sont toutes les forces matérielles du pays qu'il faut tendre vers ce but unique : la guerre. La défense nationale est un bloc qui ne se laisse pas fragmenter : effectifs, munitions, ravitaillement, transports, autant de problèmes auxquels on ne saurait apporter de solution isolée, car ils dépendent étroitement les uns des autres. On n'en peut venir à bout que par un vaste effort de coordination et de synthèse qui, comparant les besoins et les possibilités, accroître les productions, imposer les restrictions indispensables, arrêter la spéculation et la hausse des prix en mettant à la disposition de la nation elle-même toutes les ressources qu'elle renferme.

L'action interalliée

Cette coordination nécessaire des forces du pays, elle ne s'impose pas moins impérativement entre les Alliés. Combattants d'hier ou d'aujourd'hui, rassemblés par la même cause sacrée, il faut qu'ils agissent comme s'ils constituaient une seule nation, une seule armée, un seul front. Puisque la défaite de l'un serait la défaite de tous, puisque la victoire sera la victoire de tous, il doivent mettre en commun leurs hommes, leurs armes, leur argent.

À ce prix seulement, la supériorité de notre fonction, nous ne chercherons pas à dissimuler derrière une façade d'optimisme nos responsabilités, nous les livrerons toutes à votre jugement.

Si vous nous croyez dignes d'une si lourde tâche, nous justifierons votre confiance par notre énergie et notre sincérité.

de pénibles désillusions, nous devons espérer que la république nouvelle puisera dans l'excès même du péril la force de refaire l'union et la discipline.

Sur tous les autres champs de bataille : sur le Carso, sur le Serein, sur la Cerna, comme en Artois, depuis des mois de grandes choses se sont accomplies dont les résultats plus profonds qu'apparents encore se manifesteront par leurs conséquences.

Dans nos plaines de l'Est, les premiers contingents américains s'entraînent frénétiquement avec nos troupes d'élite. Quant à notre armée, sous l'impulsion d'un chef dont la maîtrise impeccable s'affirme chaque jour, elle a ajouté un nouveau lustre au nom symbolique de Verdun. Jamais son moral n'a été plus élevé, jamais elle ne s'est sentie plus sûre d'elle-même.

Le contrôle parlementaire

Pour que soit préservé de toute atteinte son merveilleux hérosisme, il faut qu'elle sente, penchée sur elle, la vigilance des pouvoirs publics : sans empêtrer sur les attributions du haut commandement, contrôle parlementaire et contrôle gouvernemental sauront remplir leur tâche. Dans ce domaine, comme dans tous les autres, le gouvernement compte sur la collaboration étroite du Parlement, dont les initiatives et l'effort continu ont rendu à la défense nationale si efficaces services que l'avenir mettra en pleine lumière ; notre dessin est de gouverner en étroite union avec le Parlement.

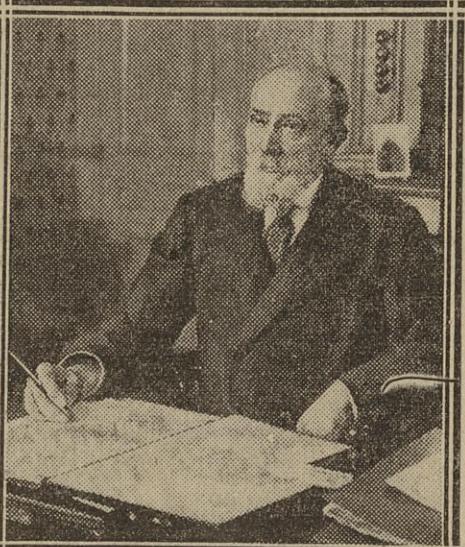
Revendiquant toute l'autorité de notre fonction, nous ne chercherons pas à dissimuler derrière une façade d'optimisme nos responsabilités, nous les livrerons toutes à votre jugement.

Si vous nous croyez dignes d'une si lourde tâche, nous justifierons votre confiance par notre énergie et notre sincérité.

LES INTERPELLATIONS

Cette déclaration, M. Painlevé la lut d'une voix claire, avec une diction parfaite, en marquant les principaux passages. De vifs applaudissements éclatèrent au centre, à droite et sur de nombreux bancs à gauche, quand il affirma que dans les instructions ouvertes où pourraient s'ouvrir la justice suivrait son cours sans qu'il soit tenu compte d'aucune considération de personnes. On applaudira encore lorsque le président du Conseil déclarera qu'interrompre la guerre un jour trop tôt serait livrer la France au plus dégradant des servages. La fin de la déclaration fut aussi chaleureusement accueillie.

Ce fut ensuite la lecture des vingt-trois



M. BASLY
député de Lens, qui a été longtemps prisonnier en Allemagne, a repris hier sa place au Palais Bourbon, où il a été l'objet d'une manifestation sympathique

demandedes d'interpellation déposées. La Chambre ayant décidé, sur la proposition du président du Conseil, de grouper pour un débat immédiat celles de MM. Chaulin-Servinière et Aristide Jobert, sur la politique générale du gouvernement ; de M. Louis Dubois, sur la conduite générale de la guerre ; de M. Augagneur, sur les conditions dans lesquelles a été constitué le nouveau ministère ; de MM. Lemery et Frédéric Brunet, sur les buts de guerre, et de M. Victor Boret, sur le ravitaillement du pays, les interpellateurs commencèrent à défiler à la tribune.

Peu de chose à dire de l'intervention de M. Chaulin-Servinière, qui demanda au gouvernement des décisions et des actes, regrettant, d'autre part, de ne pas voir les socialistes partager le pouvoir et ses responsabilités. Avec sa fougue habituelle, M. Jobert, — qui a sur le cœur le reproche qu'on lui a adressé d'avoir signé, avec MM. Turmel et Jean Bon, nombreux « d'amendements extrémistes » — s'en prit à M. Ribot, « resté agrippé au banc des ministres », l'accusant d'avoir de tout temps « parlé » avec les loups, « pianoté » sur tous les tons les airs à la flûte et requis contre les républicains, étant procureur impérial dans sa prime jeunesse.

Il s'agit en ce moment de la politique générale du gouvernement, et non de la carrière de M. Ribot, lui fit observer M. Deschanel.

M. Jobert donna à son discours contre M. Ribot une conclusion inattendue ; il invita M. Painlevé à commencer son nouveau règne par un acte de clémence et de pitié : l'amnistie générale pour les délit militaires.

(Voir la suite, page 3, colonne 5.)

SITUATIONS Brochure envoyée par PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

LE MINISTÈRE SUÉDOIS VA DÉMISSIONNER

Les résultats déjà acquis des élections et les suites de l'affaire Luxbourg l'y contraignent.

STOCKHOLM, 18 septembre. — Les élections, qui, en Suède, s'espacent sur plusieurs semaines, tournent de plus en plus à l'avantage de la coalition socialiste et libérale. La droite, qui était déjà en minorité au Riksdag, paraît devoir sortir écrasée de cette consultation.

Il se confirme que le ministère conservateur Swartz, devant cette défaite de son

DEMANDE DE POURSUITES CONTRE M. TURMEL

La Commission désignée par la Chambre est favorable à la suspension de l'immunité parlementaire.

Comme on s'y attendait, la Chambre a été saisie, hier, d'une demande en autorisation de poursuites contre M. Turmel.

C'est en fin de séance que M. Deschanel, président, porta à la connaissance de l'Assemblée la lettre suivante qu'il venait de recevoir de M. Raoul Péret, garde des Sceaux :

Monsieur le président,

J'ai l'honneur de vous transmettre la lettre par laquelle M. le procureur général près la cour d'appel de Paris sollicite la suspension de l'immunité parlementaire en ce qui concerne un membre de la Chambre des députés.

Veuillez agréer, etc...

A cette lettre était jointe, en effet, la requête suivante de M. le procureur général près la cour d'appel de Paris :

Paris, le 18 septembre 1917.

A Monsieur le président et à Messieurs les membres de la Chambre des députés.

Le procureur général près la cour d'appel de Paris à l'honneur d'exposer :

Le 9 juillet dernier, un des huissiers de la Chambre a trouvé dans le vestiaire de M. Turmel, député des Côtes-du-Nord, une enveloppe contenant 25 billets de mille francs de la Banque Nationale Suisse. Elle fut déposée aussitôt à la question où M. Turmel ne crut pas devoir la déclarer. Appelé récemment à fournir des renseignements sur l'origine de cette somme, M. Turmel a donné successivement trois explications différentes.

En effet, le 12 septembre courant, dans une lettre adressée à M. le président de la Chambre, il s'exprime comme suit :

« Comme suite à notre entrevue de ce matin, j'ai l'honneur de vous confirmer que je rendrai la propriété des billets de banque suisses que j'avais déposés à mon vestiaire, avec mes autres valeurs et correspondances, comme je le fais depuis que je suis à la Chambre. Comme dépôt dans ce vestiaire, je n'ai jamais eu moins de 25 à 30 mille francs. Ces sommes m'ont été payées comme avocat consultant — et non pas conseil — par des firmes franco-suisses. Le détail de ces opérations, des sommes reçues, des dates de versement etc., fait, en ce moment, l'objet d'un règlement par les firmes. Ce détail m'est promis pour demain matin et je vous le ferai tenir aussitôt. »

Le lendemain, 13 septembre, écrivait à MM. les questeurs, M. Turmel maintient ces explications, mais se déclare obligé de se rendre en Suisse afin d'en rapporter les justifications que viennent, dit-il, de lui refuser les firmes avec lesquelles il avait été en relations.

D'autre part, dans une interview publiée par le Journal, le 16 septembre, M. Turmel expose cette nouvelle version :

« J'ai gagné, en tout et pour tout, grâce à mes opérations en Suisse, une somme de 90.000 francs. Pour cette dernière affaire de 30.000 francs, voici quelle était l'espèce : il y avait un procès en suspens entre la Suisse, l'Italie et la France, au sujet de la livraison de barils, et l'enjeu était de 14 millions. Le procès se perdait ou se gagnait suivant qu'on trouvait ou qu'on ne trouvait pas un décret promulgué dans l'un de ces trois pays et interdisant ce marché. J'ai été appelé à exercer dans ce litige mon contrôle juridique, et j'ai solutionné l'affaire au mieux. J'ai écarté tous les obstacles, et, sur ce marché de 14 millions, rendu possible (conformément aux lois) par mon intervention, j'ai touché une partie de 30.000 francs. Cela n'a rien d'anormal ni d'exceptionnel. »

Enfin, hier, 17 septembre, M. Turmel, invité par M. le président de la Chambre à donner des précisions définitives, s'est refusé ; mais, quelques instants après, il lui adressait la lettre suivante :

« Monsieur le président, messieurs les questeurs de la Chambre des députés, Paris.

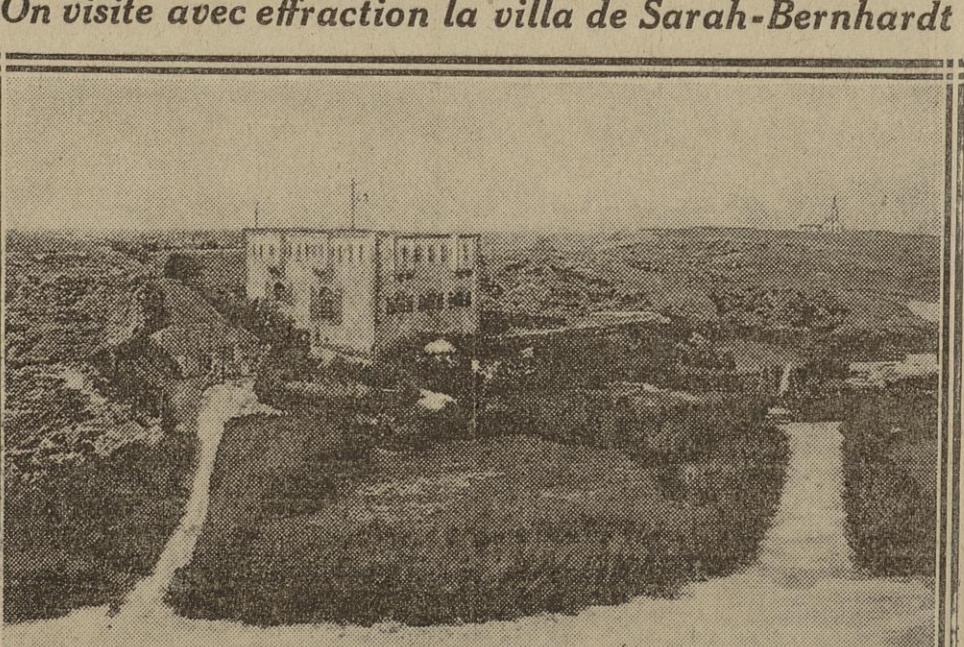
« Le paiement qui m'a été fait l'a été par le paiement de conseils donnés pour bénéficier des droits fiscaux et similaires en France. »

Dans la même journée d'hier, M. le juge d'instruction Gilbert, suivi d'un réquisitoire contre X., sous l'inculpation de commerce avec l'ennemi, se proposait d'entendre comme témoin M. Turmel, qui adressa une convocation qui lui fut remise, vers 8 heures du soir, à la gare Montparnasse, au moment où il se disposait à partir pour Loudéac. Cette convocation lui fut même rétournée à son passage en gare de Versailles. Mais M. Turmel n'en tint aucun compte et continua son voyage.

Dans ces conditions, il est permis de présupposer que les opérations faites en Suisse par M. Turmel et indiquées par lui comme source de la somme qu'il avait égarée, ont eu un caractère frauduleux, tombant sous l'application de la loi du 4 avril 1915, qui interdit aux Français d'entretenir des relations d'ordre économique avec les sujets d'une puissance ennemie.

(Voir la suite en Dernière Heure, page 3 colonne 4.)

On visite avec effraction la villa de Sarah-Bernhardt



LE FORTIN DE Mme SARAH BERNHARDT À BELLE-ISLE

LOIRET, 18 septembre. — Le fortin de Bancor, dit fortin des Poulaillers, à Belle-Isle, que Mme Sarah Bernhardt a transformé en résidence d'été, a été fracturé et visité. Le parquet a ouvert une enquête. Les soupçons se sont portés sur un jeune officier aviaire et son amie, en villégiature à Belle-Isle, où

ils mènent joyeuse vie et dépensent sans compter. Ils ont reconnu, en effet, avoir pénétré dans le fortin, mais sans mauvaise intention, guidés simplement par leur admiration pour la grande tragédienne.

Ils ont cependant été gardés à la disposition du parquet.



DEVANT LE PALAIS-BOURBON

La reprise des travaux parlementaires avait attiré hier à la Chambre un grand nombre de spectateurs. La foule des curieux se trouvait augmentée par une délégation de réfugiés des départements envahis. Ce sont celles-ci que l'on voit sur notre cliché à leur sortie de la Chambre des députés, où elles viennent d'être reçues par MM. Charpentier, député des Ardennes, et Deguise, député de l'Aisne.

QUELQUES SOUVENIRS
SUR BOLO PACHA

De Marseille en Espagne. D'Espagne en Orient. D'Orient en Amérique. Retour en France.

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

MARSEILLE, 18 septembre. — On a déjà beaucoup écrit sur lui, on a conté maintes histoires ; les unes sont vraies, les autres ne le sont pas. Mais on ne prête qu'aux riches et la vie de Bolo est riche d'aventures, d'imprévu et de pittoresque. Une belle figure d'aventurier moderne, uniforme, pleine de relief, de clarté et d'ombre, comme celle d'un héros de cinéma. Bolo, c'est Mercadet et Tartarin fondus ensemble.

Son père, Albert Bolo, descendait d'une vieille et honorable famille du Lyonnais. Une de ses sœurs avait épousé un ancien directeur des Cultes. A la suite de revers de fortune, car il n'avait pas le génie des affaires, il vint à Marseille cacher dignement son infortune. C'était un homme timide et parlant bas, qui nourrissait les siens avec son emploi de caissier chez un notaire. Sa femme s'accommodeait sans amerbrune de l'humilité de sa condition, gardant dans l'adversité le confiant sourire d'un optimisme inlassable.

Deux enfants leur étaient nés. Un troisième leur vint, qui vit le jour dans une des pittoresques maisons du Vieux-Port, dont les fenêtres regardaient les grands voiliers à l'ancre, les grands voiliers qui portent dans leurs vergues la nostalgie



BOLO PACHA

des horizons lointains. C'est ce spectacle que vit le jeune Paul sitôt qu'il fut assez grand pour regarder le monde de sa fenêtre.

On le mit à l'école ; cette école était dirigée par un certain Barnave, petit-neveu du constitutionnel.

Le jeune Bolo ne s'y distingue point par un goût immoderé des études, mais il possède déjà l'élegance souveraine de ne rien faire. C'est un débrouillard, et qui ne tarde pas à le prouver de façon plus large. La porte de l'école fermée derrière lui, à dix-sept ans, il se lance, avec un associé, dans une entreprise de pêcherie de langoustes pour le compte d'un grand restaurateur marseillais. L'affaire marchait bien, mais l'associé avait une femme... Les tourtereaux partirent pour l'ouvrir en Espagne. Peu après leur arrivée au pays du Cid, les fugitifs se séparaient.

Ce voyage est le premier saut dans l'aventure. D'Espagne, Bolo passe en Orient, cet Orient dont Marseille est la porte. Il entre sur les bords du Nil une fortune fort encourageante, et l'amitié d'un prince lui va lutter, plus tard, le titre de pacha qu'il promènera à travers la société parisienne avec la gravité comique d'un turban de mamouche.

Le mirage oriental le conduit... en Amérique. Il y devient planter de café. Sa plantation vendue, l'argent dépensé, il revient à Paris. Il y mouille son doigt pour voir quel vent enflera sa voile. Un matin, il lit dans un journal qu'une grande maison de champagne démande un représentant : sa verve, l'étagale de ses relations brillantes le font agréer d'enthousiasme, à des conditions miraculeuses. Il confie le placement de l'extra-dry à un courtier et va s'associer à Lyon avec le baron de C... Il installe là ses multiples affaires, car au champagne s'est joint le cognac, et au cognac les assurances américaines.

Mais Lyon, c'est la province : comme Rougon, Bolo a besoin de Paris. L'y revient, ouvrant une agence rue Meyerbeer. Hélas ! une ombre passe dans ce beau ciel : l'accord avec la maison de champagne est rompu...

C'est à ce tourment critique que Mme Müller tombe sur sa route. Son mari, mort intestat, laisse un héritage contesté par la famille. La veuve se confie à Bolo. Un procès ? Il connaît ça. Il promet de le gagner et il le gagne, car il a des appuis puissants, des atouts maîtres ! Et l'épouse nous montre la plaideuse épousant son ange gardien.

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il brasse des affaires, voyage. Chaque fois qu'on le rencontre sur la Cannebière, il annonce qu'il prend le bateau. Un appartement princier à Paris, une villa à Biarritz, il vit fastueusement dans une cour de solliciteurs, d'agents, d'flateurs. Il a d'innombrables « amis » dont il joue supérieurement. « Les amis, professe-t-il, il faut en avoir pour s'en servir. C'est notre principe dans la famille. »

Quelque temps après la déclaration de guerre, on le vit sur la Cannebière, et à ses amis qui s'enquéraient de son voyage :

— Je suis chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, dit-il.

On ne l'a plus revu dans sa ville natale, où sa sœur, au fond d'une petite boutique, vendit des objets pieux jusqu'au jour où elle gagna à la loterie le million qui la délivra de ce négoce, bien humble pour la brillante carrière des Bolo. — ANDRÉ NÉGIS.

—

Le voici donc marié, pacha, et millionnaire. Il

MISSES LANSING

Nous avons donné, au lendemain de leur arrivée, une photographie sommaire des sœurs du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères des Etats-Unis, prise à neuf heures du soir, au magnésium, sous le hall de la gare d'Orsay. Voici, aujourd'hui, une image plus vraiment ressemblante et exécutée dans de meilleures conditions. On y voit miss Emma Lansing et miss Katherine Lansing photographiées la veille de leur départ pour la France. On sait que les sœurs de M. Robert Lansing ont passé par Paris avant de se rendre sur le front, où elles vont accomplir une mission de pur dévouement. Leur modestie leur a interdit toute publicité, et elles n'ont consenti à parler



LES SŒURS DE M. LANSING

aucun journaliste. Elles estiment — on ne saurait les en blâmer — que les actes valent plus et mieux que les paroles.

INFORMATIONS

— De Londres, on annonce la nomination de Mrs Gwynne Vaughan comme "comtrôleur en chef du corps d'armée auxiliaire des femmes".

— Par décision du 13 septembre, le ministre de la Guerre a décerné la médaille d'honneur des épidémies en argent à: Mme Daisy del Greco, Mme Maria Cerbino, Mme Béatrix Meiklehead, Mme Marguerite Rae, Mme Lucie Howes, Mme Cagiano, Lydia Passerini, Blanche et Lactitia Lopp, dames de la Croix-Rouge à Tarente.

CITATIONS

— Le lieutenant de vaisseau de réserve duc de Broglie vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur avec le motif suivant:

— "A pris une part active et féconde aux recherches scientifiques destinées à combattre les sous-marin enennemis."

Le nouveau titulaire, qui est entré et sorti le premier de l'école navale, est le fils de feu le duc de Broglie et de la duchesse, née d'Armaillé, et le petit-fils du duc de Broglie, ancien ministre, membre de l'Académie française.

NAISSANCES

— Mme Pierre du Sorbier, née Mailly, femme du lieutenant, vient de donner le jour à un fils, qui a reçu le prénom de Jacques.

MARIAGES

— Le Père Jean Duperray, de la Compagnie de Jésus, a bénit ces jours derniers, en l'église de Bétharam, le mariage de son frère, le lieutenant Pierre Duperray, de l'infanterie coloniale, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Marie Doat.

— Le mariage de Mme Gladys de Pourtales, fille et belle-fille du comte et de la comtesse Bernard de Pourtales, avec M. Roger-Alexis Virgile, sous-lieutenant au 86^e d'artillerie, fils du lieutenant-colonel et de Mme Albert Virgile, vient d'être célébré dans l'intimité, à Bellevue (Seine-et-Oise).

DEUILS

— On annonce la mort de M. Victor Ménage, ancien avoué, ancien adjoint au maire de Montmorillon, président de la Cie des Administrateurs judiciaires près le tribunal civil de la Seine, décédé à Evian-les-Bains.

De la part de Mme Ménage, de ses enfants et des familles Ménage, Ardillaux et Guyon.

Selon la volonté du défunt, le service religieux et l'inhumation ont eu lieu à Verrières (Vienne), dans la plus stricte intimité.

Il ne sera pas envoyé de lettres de faire-part.

Nous apprenons la mort:

De M. Ludovic Cosnard des Closets, décédé au château du Bas-Manoir, près de Bretteville-sur-Odon, commune dont il fut maire pendant de longues années.

BIENFAISANCE

— M. Fithian, directeur de l'œuvre des Cantines au front, a quitté Paris, avec le comte Etienne de Beaumont, pour les Vosges, afin d'y installer une cantine nouvelle, qui sera dirigée par MM. A. J. Barton et Jean de Beauvais.

— Vendredi soir aura lieu l'inauguration d'un nouveau local de l'Y. M. C. A. Son Exc. M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, présidera. A la partie musicale prendront part: Mme Montjoyet, MM. Samuel Duskin et Henry Gillis.

— Mrs Edith Wharton, dont on sait l'admirable et actif dévouement envers les œuvres de guerre depuis trois ans, et qui obtint pour ce motif la croix de la Légion d'honneur l'an dernière, va partir pour Tanger, où elle visitera les hôpitaux de tuberculeux au Maroc.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux: 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

FERNET-BRANCA
SPECIALITÉ DE
FRATELLI-BRANCA-MILAN
Amer tonique, aperitif, digestif
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIÉNIQUE
se prend avec de l'eau, du café,
sirup, siphon, etc.

Agence à Paris: 31, r. ETIENNE-MARCEL

France, des chacals. Les Russes professent une tendresse particulière pour les ours. Les sammies, eux, derniers venus dans la



JAZZ BAZIZ

grande phalange mondiale, montrent une préférence toute spéciale pour les singes de cette espèce.

En voici un, Jazz Baziz en personne, qui, à tout le moins, rappellera à ses possesseurs, quand ils joueront avec lui au front, la grimace de « ceux de l'arrière ».

La garde qui veille

Comme il arrive lors des débuts de tout gouvernement devant la Chambre, les deux bancs réservés aux ministres étaient, hier, extrêmement garnis. Et, bien que quelques-uns se fussent rendus au Sénat, tous n'avaient pu y trouver place.

MM. Painlevé, Ribot, Doumer, Steeg, Besnard et Klotz s'étaient assis au premier rang; MM. Renard, Fernand David, Jacques-Louis Dumesnil et quelques sous-secrétaires d'Etat, au second; les autres, dans les travées voisines. Il faut songer qu'il y a dix-neuf ministres et onze sous-secrétaires d'Etat.

Grâce à leur vieille habitude professionnelle, les huissiers de la Chambre avaient prévu cet encombrement. Aussi, dès l'ouverture de la séance, avaient-ils gardé soigneusement les bancs des ministres pour leurs occupants de droit. MM. Camille Picard et Abel Ferry, qui avaient voulu s'y asseoir, se virent ainsi priés courtoisement d'aller plus loin.

Hâtons-nous de dire que cette consigne était exceptionnelle. Demain, les députés pourront, comme auparavant, s'asseoir au banc des ministres lorsqu'il y aura de la place. C'est une vieille tolérance qui, on peut bien le dire, n'a jamais donné lieu à d'autre abus que graves.

Le retour de M. Basly

Une petite manifestation marqua le début de la séance.

Comme M. Basly, député de Lens, rentré tout récemment des régions envahies, prenait place à son banc, qu'il n'avait plus occupé depuis août 1914, tous les députés se levèrent et lui firent une ovation.

Et l'émotion redoubla quelques instants plus tard quand, répondant à M. Deschanel, qui l'avait salué comme le spectacle de trois années de souffrances, M. Basly, d'une voix un peu affaiblie, mais le geste énergique, affirmé que ses compatriotes restés en pays envahis conservaient, malgré tout, leur foi en la victoire.

A ce moment, on était loin de l'affaire Turmel.

Chassé-croisé

Si l'on observait hier les nouveaux ministres qui prenaient place au banc du gouvernement, on remarquait aussi les anciens qui retournaient à leur banc de député.

Tandis que M. Viollette, ex-ministre du Ravitaillement, recevait les congratulations de M. Jean Bon, partisan déterminé des deux jours sans viande, on voyait ainsi M. René Viviani regagner, pour la première fois depuis juin 1914, sa place à l'extrême-gauche. L'ex-garde des Sceaux allait s'asseoir entre MM. Moutet et Varenne, socialistes unifiés, derrière MM. Navarre et Adrien Veher. M. Albert Thomas

était aussi à l'extrême-gauche; M. Malvy à gauche, derrière M. Simyan.

M. Maginot avait pris place au centre, à côté de M. Delcassé; M. Joseph Thierry, au centre droit, derrière M. Cornudet.

Petite scène qui se renouelle à la Chambre, après chaque crise ministérielle, sans jamais lasser la curiosité des spectateurs.

Le bon contrôle

En attendant qu'il soit procédé à la révision nécessaire, la questure de la Chambre a donné des ordres pour qu'un contrôle rigoureux soit exercé sur les cartes donnant accès dans les Pas-Perdus et les trinques de la presse.

Hier, au Palais-Bourbon, les huissiers exigeaient ainsi la carte avec photographie et se montraient impitoyables.

— Je sais bien que vous avez une carte en règle, disait l'un d'eux à un gros monsieur qui insistait. Mais je ne vous connais pas. Et qui me dit, votre photographie n'y était pas collée, qu'elle ne vous a pas été prétée par son titulaire?

Et c'était la bonne méthode.

Mais ce n'est pas suffisant. Il y a encore, parmi les titulaires de cartes, une épuration qui s'impose et que les journalistes professionnels réclament.

Yes...

La scène se passe dans un petit café de la rive droite, vers les neuf heures du matin. Au premier plan (praticable) la dévanture, avec ses tables et ses chaises. Décor bien connu. Un brave ouvrier du faubourg, assis, un peu débraillé, prend un café-crème dans un verre et plonge dans ce café, voluptueusement, des tartines de pain au beurre.

Survint des Sommies. Trois jeunes soldats, frais comme des jeunes filles, rasés comme des lords, astiqués comme des lieutenants. Ils s'asseoient et, en attendant qu'on les serve, regardent avec sympathie autour d'eux. L'un d'eux, pour engager la conversation, dit, d'un air aimable: « *Nice day today* » — il fait beau temps, aujourd'hui — mais sans se douter un instant que l'ouvrier puisse ne pas entendre leur langue, la langue universelle.

A qui le brave homme, s'imaginant que ces étrangers s'étonnent de le voir tremper son pain beurré dans du café au lait, répond comme pour excuser un usage bizarre: « *Oui, comme les gosses !* », sans se douter, lui non plus, que ces jeunes soldats puissent ne pas comprendre le français, la langue universelle...

Et les Américains, s'imaginant avoir parfaitement compris la grâce de cette réponse, à leur tour répliquèrent: « *Yes !* », tous leurs sans cesser de sourire.

Et dire qu'il y a des gens pour prétendre qu'il existe entre les peuples des barrières morales infranchissables!

Le bon cauchemar

C'est en wagon, ou plutôt dans le couloir du wagon, dans un train qui va de Paris à Lyon.

Tous les compartiments étant au complet, des soldats permissionnaires se sont étendus dans le couloir, puis ils se sont endormis, et les autres voyageurs ne peuvent plus circuler.

Alors, voici une vieille dame qui fouille dans sa valise, en retire un saucisson ficelé, bien habillé de papier d'argent, et le glisse, avec toutes sortes de précautions, dans la poche d'un des soldats qui dorment.

Exemple tout de suite suivi par deux petites filles qui, quittant timidement leurs places, vont déposer leurs tablettes de chocolat dans le képi renversé d'un autre dormeur. Bientôt, les provisions affluent vers ces permissionnaires partis au pays des songes...

Un brusque arrêt du train fit sursauter nos soldats couchés; ils se dressèrent sur leur siège, préparant leurs poches allongées, et l'un d'eux, encore mal réveillé, s'écria:

— C'est qu'il que ma permission est déjà finie et que ma femme m'a bousillé les poches ?

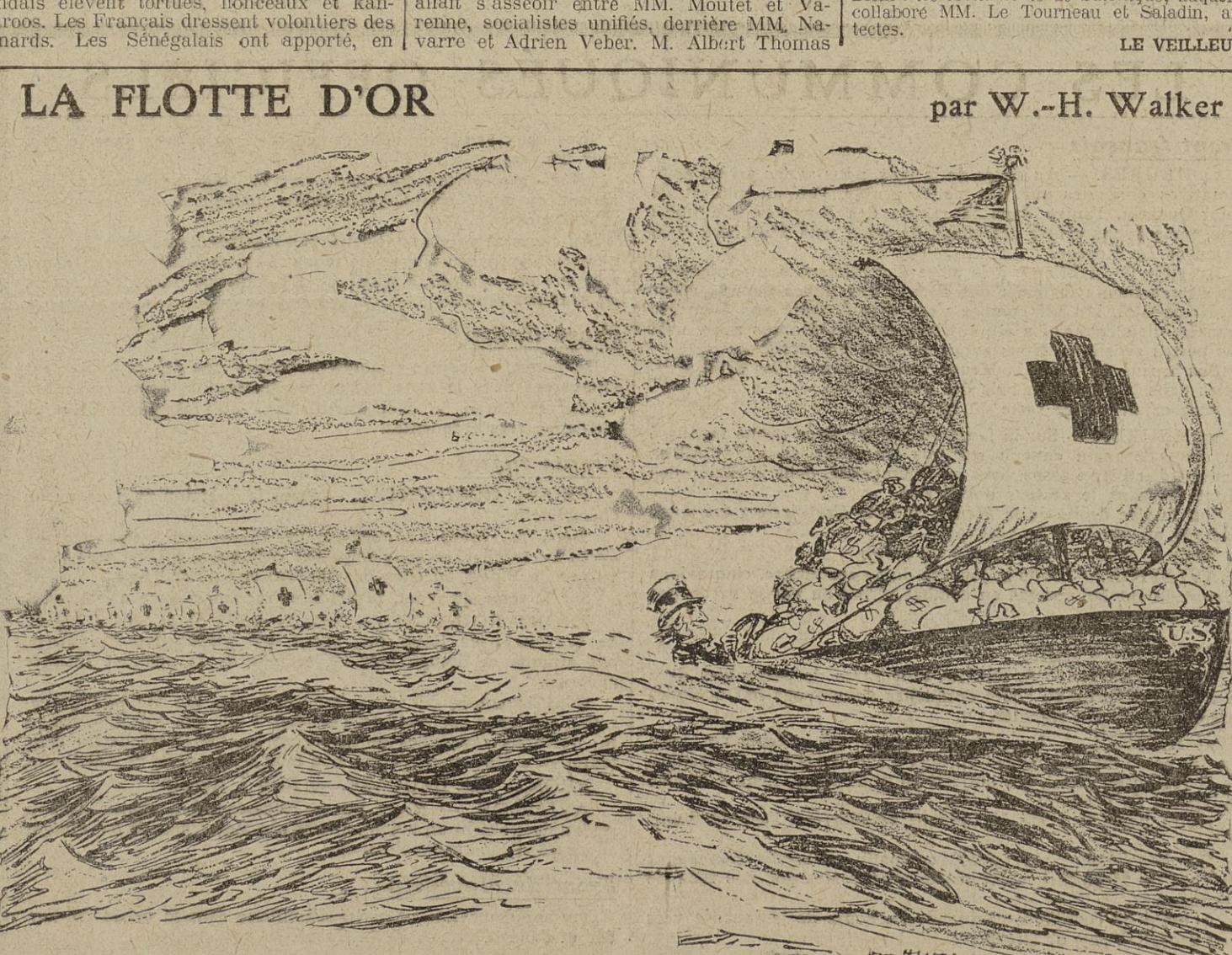
Mais ce cauchemar de « la permission finie » fut vite dissipé.

LE PONT DES ARTS

Que de choses, après la guerre, nous ne pourrons plus voir qu'en peinture — ou en gravure ! Ainsi des admirables mosaïques de Saint-Démétrius, détruites dans le dernier incendie de Salonique. On en retrouvera la reproduction dans l'album joint au prochain livre de M. Charles Diehl: *les Monuments de Salonique*, auquel ont collaboré MM. Le Tourneau et Saladin, architectes.

LE VEILLEUR.

par W.-H. Walker



— Il en viendra encore...

Mercredi 19 septembre 1917

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'AFFAIRE DE FLEET STREET

PAR

ADRIEN VÉLY

Il était neuf heures du soir. La salle à manger de l'hôtel se vidait. Nous, nous levâmes, Nelson Brown et moi, et nous regagnâmes, au moyen du *lift*, nos chambres, qui se trouvaient au quatrième étage.

— Vous permettez que je vienne un instant chez vous? me demanda l'illustre détective anglais.

— Mais certainement, mon cher ami. Entrez donc. Nous causerons un peu, et ça me fera plaisir.

Nous nous assîmes dans de grands fauteuils, et nous nous mîmes à fumer.

— Où en sont les affaires qui vous ont amené à Londres? me demanda Nelson Brown, au bout de quelques instants.

— Elles sont à peu près terminées, et je compte pouvoir repartir après-demain.

— Ah! tant mieux. J'ai été charmé de vous accompagner à Londres. Cela m'a donné l'occasion de revoir mon pays natal. Mais, entre nous, je ne serai pas fâché de me retrouver à Paris, qui est devenu ma seconde patrie.

Il tira quelques bouffées de son cigare, puis reprit :

— Dites donc, *old fellow*, je boirais bien un verre de whisky.

— Rien n'est plus facile, répondis-je. Je vais sonner le *stewart*.

— Ah! non... Pas ici... Ça manque de gaieté...

— C'est pourtant le seul endroit où...

— Croyez-vous...?

— En connaissez-vous un autre?

— Mais oui... Un bar, par exemple...

— Vous en avez de bonnes... Mais vous savez bien que tous les bars sont fermés, dès la fin du jour, par ordre de la police...

— Oh! pas tous... Je connais un bar, dans Fleet Street, qui est, en apparence, fermé, mais où l'on peut boire tout de même pendant une bonne partie de la nuit.

— Qui donc vous a renseigné...?

— Personne... J'ai découvert la chose en me promenant... Ça n'a été qu'un jeu pour moi... J'ai découvert aussi la façon de frapper à la porte et le mot de passe... Ah! si toutes les affaires dont je me suis occupé ne m'avaient pas occasionné plus de difficultés...

— C'est égal, vous êtes un homme admirable...

— Peuh... Je sais voir et observer, voilà tout... Alors, nous allons à ce bar?...

— Ma foi, je ne dis pas non... Cette escapade me paraît assez amusante... Mais, dites-moi, vous répondez de tout?...

— De tout... Ce n'est pas la première fois que je fais la rique à la police officielle, et ce ne sera pas, je l'espère bien, la dernière...

Deux minutes plus tard, nous étions dans le Strand, que nous suivîmes dans toute sa longueur, et nous pénétrâmes dans Fleet Street. Nous fîmes encore trois cents mètres environ, puis Nelson Brown s'arrêta.

— C'est ici, me dit-il...

LES LIVRES



M. MAURICE VAUCAIRE

Phot. H. Manuel

LA DEMOISELLE DU CINÉMA,
roman, par Maurice Vaucaire

Maître Lucie Martin, avocate de petites causes, et son mari Evariste, journaliste illustre, ont de grosses dettes et deux filles charmantes.

Par contre, la tante Duval, née Martin, qui eut le bon esprit de fourrer, toute jeune, non dans le grimoire et les écrivois, mais dans une blanchisserie, est à la tête d'un somptueux établissement. Elle gagne, par an, des 100 000 francs...

Cette reine du bâtiot et de l'eau de Javel est veuve, mais elle adore, comme s'il était sien, Max Duval, le fils de feu son mari.

Et, comme de juste, les cousins Martin-Capulet sont brouillés à mort avec les cousins Martin-Montaigne. Or, Max Duval, militaire diplômé et ennuyé, étant entré par fortune dans un cinéma, en sort coiffé jusqu'aux oreilles de la protagoniste entrevue sur l'écran. C'est un enfant gâté que ce Max Duval. Il lui faut la belle comme. Il la veut pour femme légitime, na !

Qui-d'a ! Mais qui est-ce ? Il l'ignore. Mais nous le savons. Vous le savez. Pour si peu indutifs soyez-vous, vous l'avez déjà deviné. La belle inconnue, c'est, naturellement, la cousine adorable et énuyée, qui fait du cinéma... se laisse enlever par des Peaux-Rouges... de Belleville... dégringole des étagères... glisse, comme une anguille, sous des express affolés... Ah ! que ne fait-elle pas pour un lous la séance !

En attendant, le cousinet, de plus en plus féro, fait, lui, du cinéma en chambre et se repait de l'ombre de son adorée. Viande creuse ! On sait comment l'espèce vient aux filles... Il vient généralement aux garçons par le même chemin, témoign Max Duval, qui s'improvise librettiste de film, en fait tourner de sa composition, dont — ai-je besoin de vous le dire ? — Fanfan est l'héroïne, la vedette. Au cours des répétitions, lui est tendre. Elle n'est pas insensible... Un parent inopportun surprend leur premier baiser. Il gifle le galant. Duel, pistolet... Non ! Non ! Hymen ! Hymen !... Dragées... Les Montaigne-Duval se réconcilient avec les Martin-Capulet aux sons d'une belle marche nuptiale.

Des détails amusants et savoureux sur la cuisine cinématographique.

Et, sans doute, cette idylle de film sera tournée et projetée pour la plus grande joie des cousins qui recherchent des cousins dans le mystère des cinémas ombreux.

PETIT MANUEL DE GUERRE A L'USAGE DE MESSIEURS LES CIVILS ET DE MESDAMES LES CIVILES... ET POUR AMUSER LES POUILS... par Maurice Prax

Cet hilarant guide-déco est publié sous la firme des « Autres gais ». Epigramme redoublée ! Le médiant éditeur voudrait-il insinuer qu'il y a en France des auteurs ennuieux ? Peine perdue ! Personne ne le croiraient... Ou bien, la gaie est-elle un condiment si rare, si subtil, si précieux, si imperceptible qu'il faille avertir les paysans du Dauphiné qu'on en saupoudre leurs écuisses ? Sous peine de faire bâiller, nos illustres Gau-dissarts sont-ils condamnés à porter un uniforme — un uniforme hilarant — tout comme les académiques et les croque-morts, de peur qu'on ne les prenne pour des croque-morts ou des académiques, ce qui est souvent la même chose ?

Quelques abrégés, qui ne rirent ni ne rirent jamais, trouvent le rire sacrilège en ces temps de colère. Ils l'excommunient. A les entendre, il déforme le mystérieux visage que nous tenons de Dieu ; partant, il caricature la face divine du Créateur.

Tout beau, messieurs les hypocondres ! Je ne vous opposerai qu'un seul adversaire : le bénin et stigmatisé saint François, le plus moderne des saints. Celui qui enchaîne les cigales et les abeilles, fit fleurir les épines et rendit doux et servile le méchant Jésus de Gubio, défaillait presque la gaie.

route de Nelson Brown... D'ailleurs, j'ai soif et je veux boire...

— Comment allez-vous faire ?

— Nous allons d'abord retourner d'où nous venons, de manière à renifler de près le représentant de Scotland's Yard et à voir quel genre de bonhomme c'est... Ensuite, j'aviserai.

Nous rebroussâmes donc chemin. Or, à notre très vive surprise, le policier, à mesure que nous avancions, s'éloignait d'autant. Quand nous fûmes arrivés de nouveau devant la porte du bar, il était toujours à la même distance de nous. Alors, il tourna brusquement dans une des ruelles qui descendent vers la Tamise et disparut.

— Allons, dit Nelson Brown, je croyais avoir affaire à un adversaire digne de moi... Ce n'est qu'un idiot.

Cinq minutes plus tard, nous étions assis, dans une petite salle remplie de consommateurs, en face de deux whisky and soda. A peine commençons-nous à les déguster, que des coups furent frappés à la

LES PETITS MÉTIERS
DE LA GUERRE⁽¹⁾

Monsieur le Conservateur

Cabassou est un brave soldat. Il s'est bien conduit à Verdun et, tout récemment encore, à Craonne. C'est un brave soldat, mais un de ceux qu'en style militaire on appelle : un fort caillou.

A l'avant, ça va ; mais, dès qu'il est à l'arrière, il grogne, il discute les ordres ; en un mot, il devient insupportable.

Cabassou n'est pas très bien noté de ses chefs : les corvées tombent sur lui avec une déplorable générosité, de même que les punitions ; enfin, on le tient à l'os.

Notre gaillard a essayé de tous les moyens pour échapper à cette peu enviable situation. Toutes les demandes possibles il les a successivement faites et transmises par la voie hiérarchique, depuis celles pour l'aviation jusqu'à celles réclamant des marchands ferrants ou des soudeurs pour boîtes de conserves.

Mais l'homme était bien connu et chacune de ces demandes, apostillées d'ailleurs d'avis toujours défavorables, restait régulièrement sans effet. Quand Cabassou eut acquis la certitude qu'il ne sortirait jamais de son régiment par les moyens légaux et administratifs, il chercha autre chose. Comme il est inventif, il trouva. Il trouva non seulement le filon espéré, mais encore un métier, un excellent petit métier qu'il a chance de servir même après la guerre.

Le corps de troupe dans lequel notre soldat coulait des jours très mélançoliques était canonné dans une région où les beaux châteaux et les somptueuses propriétés estivales sont nombreux. Mais, comme l'ennemi était très proche et les bombardements fréquents, tous les propriétaires avaient dû évacuer ces demeures plus ou moins dévastées, qui restaient livrées à l'abandon quand elles ne servaient pas de quartier général des états-majors.

Or donc Cabassou fut amené un jour par une raison de service dans un de ces châteaux dont le luxe et l'aspect grandiose le frappèrent. Il se fit alors le raisonnement suivant :

— Si c'était moi le propriétaire de cette boutique-là, je me ferais tout de même des cheveux de la savoir ainsi abandonnée et livrée à n'importe qui. On a beau être riche : on tient toujours à ses petites affaires, et je serais bien aise de savoir ce qui reste de mes meubles et de ma vaisselle...

Quelques jours plus tard, Cabassou partait en permission et, dès son arrivée à Paris, il se rendait tout droit chez le comte de X..., propriétaire du beau domaine qui lui avait suggéré ces réflexions.

— Monsieur, lui dit-il en arrivant, je vous apporte des nouvelles de votre château, auquel je suis cantonné.

— Le propriétaire fut ravi.

— Oh ! vraiment ? fit-il, qu'est-ce qu'il devient, mon château ? Est-il encore debout ?... Je n'ai pas encore pu obtenir les laissez-passer nécessaires pour aller le visiter et j'avoue que je suis anxieux de savoir ce qu'il en reste.

— Je vais vous le dire.

Tirant un carnet de sa poche, Cabassou lut au propriétaire un inventaire, détaillé par pièce de son domaine.

On devine avec quel intérêt celui-ci écouta ce rapport d'ailleurs fort exact. Il remercia chaudement le soldat qui prenait la peine de le lui apporter et ne souffrit pas que, durant ses sept jours de permission, il descendit ailleurs que chez lui.

La veille du départ, il le fit appeler dans son bureau et lui tint ce langage :

— Mon ami, j'ai pensé à une chose... Etes-vous très occupé à votre régiment ?

Pour le moment, non, monsieur, répond Cabassou souriant et prévoyant la proposition qui allait lui être faite.

— Consentiriez-vous à vous charger de mes intérêts là-bas ?

— Avec plaisir... mais à condition que mes chefs m'y autorisent.

Le comte lui tendit deux enveloppes et reprit :

— Voici une lettre pour votre général, qui est un de mes camarades du Cercle : cette lettre vous accordez comme mon mandat auprès de lui. Quant à la seconde lettre, elle contient mes instructions détaillées sur ce que je désire que vous fassiez là-bas : les meubles et les objets auxquels je tiens et que je voudrais voir réunis dans des pièces fermées à clé, les réparations que je demande, etc., etc. En un mot, je vous charge de veiller sur mon château et d'en être le conservateur... Cela vous convient-il ?

— A merveille.

— Bien entendu, vous recevrez pour votre peine une rémunération de trois cents francs par mois... Est-ce suffisant ?

Cabassou protesta dignement :

— Un militaire, fit-il, n'a pas le droit de recevoir un salaire.

— Peut-être, mais il a au moins le droit d'accepter un cadeau.

— C'est différent.

Et ce fut sur ces accords que Cabassou rentra à son régiment.

Ah l'animal ! il l'avait trouvé, le filon !

La lettre du comte au général avait fait merveille. Le soldat laissable et corvéable à merveille devint depuis cette bienheureuse lettre une manière de personnage.

Pour commencer il le coûcha plus avec ses camarades dans des écuries ou des granges inconfortables : il eut sa chambre au château, comme les officiers. Pouvoir ainsi faire moins pour le représentant du propriétaire ? De corvées, de relève aux tranchées il ne fut plus question. Toutes les fois que son nom était prononcé à l'appel, le caporal répondait aussitôt : « De service au château. »

Notre malin personnage mena dès lors, sur le front, l'existence enviable d'un conservateur de musée.

On n'osa plus déplacer un lit ou une assiette dans le château sans en référer au représentant du propriétaire.

On le voyait toute la journée vaquer, calme et digne, à ses nouvelles occupations, tantôt faisant enlever ce buffet ancien pour le remplacer par celui de l'office, tantôt décrochant des tableaux, rangeant les livres de la bibliothèque. Sur la porte de son logement s'établissait orgueilleusement une étiquette ainsi conçue : Cabassou, conservateur du château de X...

— Quelle chance tout de même, se disait tout le temps le soldat en se frottant les mains, quelle chance que ma demande pour l'aviation ait été refusée ! — JULES CHANCEL.

(1) Voir les nos d'*Excelsior* des 1^{er}, 12, 20 mai, 2, 12 juin, 4, 22 juillet et 7 août.

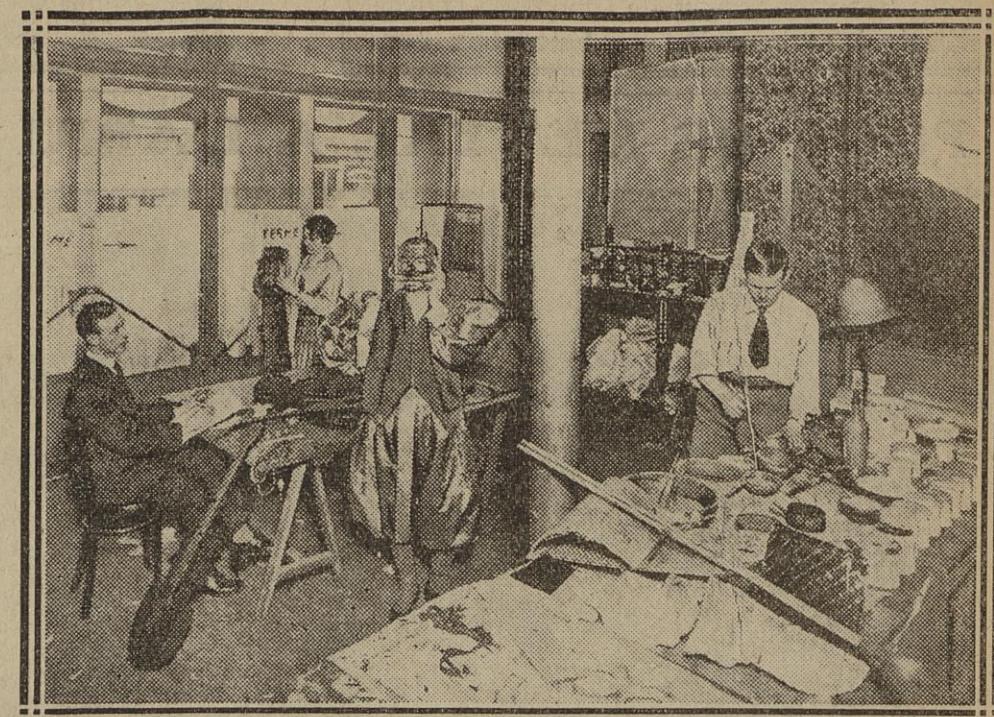
Entrepr. Decauville, 33, bd Saussaye, Neuilly, offre briquettes

chez vous, à forfait

tous vos poussiers de

CHARBON

LES THÉÂTRES



L'ATELIER DES PEINTRES AU THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER

Un théâtre français à New-York

Un théâtre parisien va se transporter bientôt à New-York avec, — en même temps que sa direction, — sa troupe, ses décors, ses costumes et ses accessoires. Il représentera en quelque sorte officiellement l'art dramatique français en Amérique. Il jouera, à Garrison, les œuvres classiques et modernes les plus remarquables de notre répertoire, dont la sélection a été faite avec un soin scrupuleux et électif. Placé sous le patronage du gouvernement français, il sera un merveilleux instrument de propagande dans la grande république alliée à laquelle tant de liens nous unissent, et où il est question, actuellement, de rendre obligatoire l'étude de notre langue. Ce théâtre, que dirige M. Jacques Copeau, est situé sur la rive gauche, à côté de la rue de Rennes, plus loin que l'Odéon.

Une petite boutique aux volets de fer bâis sés. Un fronton orange qui porte en lettres sans majuscules : théâtre du vieux colombier.

Je m'engouffre dans la porte voisine, pétrifié dans une cour, passe dans un couloir et tombe dans un jardin. C'est bien la première fois que je vois un théâtre dans un jardin ! J'entre...

Où suis-je ? Dans une petite pièce peinte en jaune, un étrange mouton fait d'étoffes entassées, un petit bahut breton, un canapé.

Deux couturières passent, en portant une robe à traîne bien curieusement bariolée. Et voici un jeune homme en bras de chemise, avec un pinceau rempli de couleur entre les dents. Je demande à voir M. Copeau.

— M. Copeau ? Oh ! il est absolument impossible de le voir en ce moment : il est en répétition.

Je feins de me contenter de cette réponse et j'ouvre une porte au hasard. J'entre dans la salle même du théâtre... pas longtemps. Car aussitôt, avec amabilité, mais fermeté, quelqu'un m'a empoigné par le bras et m'a mis dehors.

— Non, monsieur, personne... Nous tra-vail-lons !

On a même l'air de travailler sérieusement ! Cependant la porte à laquelle on m'a consigné est pourvue d'un œil-de-bœuf. Je regarde, J'aperçois une salle, des acteurs sur une scène où pendent des draperies, et, au premier rang des fauteuils, un monsieur qui s'agit, qui s'agit. Tout doucement, j'entrouvre la porte pour entendre. Le monsieur qui s'agit monte sur la scène, en descend, répète les répliques, fait marcher les acteurs... Un acte vient de s'achever. Hop ! changement de meubles. Quoi, ce sont les acteurs qui remplacent les machinistes ! La coquette, le père noble, la jeune première, l'amoureuse transportent des fauteuils, des tables !...

Mais la répétition reprend, pareillement enflammée, puis s'achève. Le monsieur qui s'agit remonte la salle à grandes enjambées. Il va sortir. C'est le directeur. Il sort et disparaît dans une porte tout au fond du jardin.

Je le suis. Il monte un étage. Le voilà qui suit un grand balcon de bois. Il entre dans un atelier. C'est là que je le retrouve, assis dans un fauteuil au milieu de la pièce. Il ne dit rien, sa figure reste crispée. Il examine une grande maquette en bois qui est, ma foi, un véritable petit théâtre, et, devant lui, un grand jeune homme maigre.

Soudain, Jacques Copeau se décide : il a trouvé quelque chose. Il prend joyeusement le bras du grand jeune homme.

— Vois-tu, mon vieux Jovet, l'éclairage...

Jacques Copeau prépare la mise en scène. Les acteurs sont venus se ranger derrière lui. Ils admirent, ils discutent. Ils sont familiers et déferlent.

Familiers et déferlent, c'est ainsi que je les retrouve, en bas, disciplinés et libres, heureux. Et moi aussi, je deviens déferlant. Je demande :

— Alors, c'est vous qui représentez l'art français en Amérique ?

Et un comédien, dans un grand geste, me répond :

— Oui, monsieur, c'est nous.

— C'est nous. Nous ne sentez pas très bien ce que cela veut dire. Quand nous avons débût ici, nous n'avions rien, rien. Le Vieux-Columbier a été créé tout entier de nos mains. C'était une petite salle, l'Athénée-Saint-Germain, où jouaient les patro-nages. Il a fallu tout faire, et nous n'avions pour tout faire que notre foi. Regardez. »

Et le comédien ouvrait des armoires.

— Il y a là dix pièces... dix pièces toutes montées ! Regardez ces costumes, monsieur. Et pensez à ceci : Quand nous avons commencé de répéter ici, nous nous cognions dans les échelles des peintres, nous balayions nous-mêmes, nous agitions dans une atmosphère qui, quand elle n'était pas hostile, était découragée. Les journaux ricanent : « Ces pauvres gens qui veulent jouer du Molière sur la rive gauche ! »

Les confrères nous enterraient : « Ça dura-
ra un mois... » Nos amis, même les plus proches, ceux qui, parfois, nous soutenaient de leur argent, ne croyaient pas. Parmi les acteurs, tous n'avaient pas la foi. Mais deux ou trois avaient la foi. Et ça a survécu ! Nous avons joué. Et voilà. Nous avons manifesté ce que nous étions. Et on nous a appellé en

Angleterre, en Alsace, en Suisse. Aujourd'hui, c'est nous qui allons représenter l'art français en Amérique.

— Pour arriver à ce résultat, vous avez dû jouer...

Huit mois, du 20 octobre 1913 au 31 mai 1914.

Copeau alors, intervient :

— Oui, monsieur. Et vous ne savez pas ce qu'ils ont été pour moi. Ils ont travaillé jour et nuit — prenez-le au sens littéral. Et pour rien. Oui, pratiquement pour rien. Ils ont mis le résultat au-dessus de tout, au-dessus de leurs intérêts, au-dessus de leur immédiat renommée, au-dessus de leur succès. Ils se sont sacrifiés tout entiers pour la maison.

— Mais maintenant, c'est la fortune... L'Amérique... Et on m'a dit que vous alliez avoir un grand théâtre à Paris, avenue de l'Opéra

ANNONCEURS !...

Vous êtes-vous aperçus de l'impulsion nouvelle donnée à ce journal? — Profitez-en...

EXCELSIOR

LA PUBLICITÉ

ne crée pas le succès là où il n'y a pas d'éléments de succès. Elle ne fait qu'accélérer et augmenter le succès des produits qui en sont dignes.

POUR SE METTRE A L'ABRI DES BOMBES DES AVIONS EN ANGLETERRE



L'ENTRÉE ET L'INTÉRIEUR D'UNE DES CARRIERES DE RAMSGATE, OU VIENNENT SE PROTÉGER CHAQUE SOIR 400 PERSONNES

Les incursions des avions allemands au-dessus de l'Angleterre se renouvellent fréquemment, et le nombre des victimes causées par ces raids est parfois assez élevé. Aussi des mesures ont-elles été prises pour assurer la sécurité des habitants des villes que les

pirates visent plus particulièrement. A Ramsgate, des carrières ont été mises à la disposition du public, et 400 personnes, pour la plupart femmes et enfants accompagnés par des soldats, y viennent prendre place chaque soir et sont à l'abri des bombes.

PETITES ANNONCES
ÉCONOMIQUES DU MERCREDI

(Réception des ordres au guichet et par correspondance)

II, boulevard des Italiens (2^e)

Entrée particulière

Tél. : Central 80-83. Adresse télegr. : Hugmin-Paris.

La ligne se compose de 38 lettres ou signes

GENS DE MAISON

4 fr. la ligne.

On demande cocher sachant conduire auto pour faire extra envois de Paris. S'adresser après-midi, Mercier, 400, Faubourg-Saint-Antoine.

DEMANDES D'EMPLOI

4 fr. la ligne.

Entreprise brasseur supérieur, diplôme F. E. S., présentant examen faculté, désire leçons, cours ou travail de secrétariat, Paris ou environs. Références 2 ans enseignement. Mme Picard, poste résidente, Mirecourt (Vosges).

Mécanicien machine à coudre et spécial, tous genres n'importe quelle marque et sur place avec garantie. Références premiers ordres. S'adresser P. Couteau, 42, rue des Vinaigriers, Paris (10^e arr.).

SUCCESSIONS, TESTAMENTS

2 fr. la ligne.

Avocat spécialiste, 4, square Maubeuge, Paris.

LEÇONS

1 fr. la ligne.

Sténo-dactylo, prix modérés. 6, rue Voltaire, Paris. Angl. exp. don. lec. méth. rap. Hubert, 9, r. St-Didier. Lec. piano et chant. Prix guerre, 56, Bd Clémenciat, Paris.

COURS, INSTITUTIONS

2 fr. la ligne.

ÉCOLE ROY, 7, rue La Lagrange, Paris (5^e). Sténo-dactylo, Comptabil., Commerce, Langues.

LEÇONS pratiques de sténo, dactylo, comptabilité, commerce, langues, etc. ÉCOLE PIGIER, 53, rue de Rivoli, Bd Poissonnière, 19, et r. de Rennes, 147.

Sténographie Employée apprise seul en deux heures, 3 fr. abrégé, 1 fr. 50. S'ad. à Employé, 12, r. Rivoli.

APPARTEMENTS MEUBLÉS

1 fr. 50 la ligne.

Agence Madeleine, 18, r. Royale, indique gratuit. A tous apparten. membres à louer dans tout Paris.

PENSIONS DE FAMILLE

1 fr. 50 la ligne.

Brunoy (S.-et-O.), 4, av. Pyramide; conf. parc. pr. t. mod.

VENTE ET ACHAT DE PROPRIÉTÉS

2 fr. la ligne.

Occasion 16.000 frs. Jolie petite propriété 9 piéces, 500 m², salle bains, eau, gaz, électrique, 2 caves, jardin, pigeon, volière, écurie, remise, bûcher, chenil, 41, av. Raincy, La Pie, Parc-St-Maur (8^e), 1/2 h. Paris.

Capital quintuplé chaque année achetant vignobles. Bénéfice par hectare : Huit mille francs. Ancêtre-Brel, à Montpellier, vend à la commission ces domaines vignobles.

AUVERGNE. Château, conf. mod., magn. parc, eau, A. vue idéale. Aug. Lasticolas, Lussat (Puy-de-D.)

ALIMENTATION

4 fr. 50 la ligne.

Huile d'olive blanche extra vierge, sar, sans goût, 37 fr. le bidon 10 kgr. franco dom. Miel extra, 28 fr. le postal 10 kgr. 1 fr. de moins par colis cont. mandat-poste. G. Maurice, 7, rue d'Espagne, Tunis.

10 litres Huile d'olives vierge, douce, 1^{re} pression, 1 fr. franco dom. contre mandat-poste 39 fr. 60. Niérat et Cie, 12, rue d'Espagne, Tunis.

OCCASIONS

1 fr. 50 la ligne.

J'achète pianos, même en mauvais état. — Ecrivez G. Vassier, 164, av. de Versailles, Paris. Pressé.

Chapeaux réel, mod. gode mais, val. 50 à 70 fr. Prix unif. pr 2 lrs, 29 et 39 fr. Yvette, 18, r. Vignon.

A chétons vieux tuyaux, chaudières, radiateurs bains, etc. Vincent, 19, rue Mironesnil, Paris.

JE FABRIQUE, JE VENDS : Vêtements imperméables gabardine caoutchoutée. Parfessus râglan, 48 fr., veston, 28 fr. Echantillon contre 0 fr. 15. THIBA, 16, r. des Maillots-Sarrasin, Rouen (Seine-Inf.)

Ailiés, nouveaux riches, voyez mes tableaux sujets sous-marins inédits. Miallet, 10, r. Buci, Paris.

On échange, bon prix tableau de David, Ingres ou autre peintre. Empire, a sujet militaire de l'époque, ou portrait de la famille impériale, des maréchaux, etc. Ecr. R. Castelnau, Comm. et Industrie, Bd d'Italiens.

CHIENS 2 fr. la ligne.

G'd élève loulous mignons, min., tissus nuances et blancs; nombr. chiot mign. Longeon, Liseux.

Superbe chienne allemande gris loup, beauté rare sans défaut. — Frère, 44, rue Trévise, Paris.

Policiers, fox, boules, loulous, bassets, coqueurs, etc. Chien superbe Alaska, 18 mois, à vendre. S'adres. Dom. de la Barjole, Fontenelle (B.-du-Rh.).

Grand choix de policiers et chiens de toutes races. Galt, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Tel. 53.

Petits loulous Pomeranie, Briffé, 5, Fg St-Martin.

Loulous mignons ts ag., tissus teintés, prix avantageux Mme Lamy, 44 b., la Voute, Paris (mét. Vincennes).

ESTABLISSEMENT D'ÉLEVAGE MARETTTE ouvert tous les jours, à 7 h. min. du Métro Vincennes, 134, Bd Hôtel-Ville, Montrouge (S.), téléphoné 255. Centaine chiens policiers tissus races; chiens rongeur et fox ratiers; chiens loulous et chiots mignons, prix avantageux. Expéditions tons payées. Garanties. English spoken.

BOIS DE CHAUFFAGE Essences dures coupé à 0,38 francs, 165 fr., compris descentes en cave. — Wallart, 238, rue de Tolbiac.

GRAPHOLOGIE 2 fr. la ligne.

Caractère, aptitudes, etc. par l'écriture : 3 francs. Rien de la chiron, 2 à 7 h., tous les jours, dim. et fêtes ou écritre. Mme Lasmartrès, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e arr.).

HOTELS Paris

HOTEL BRIGHTON, 216, r. Rivoli, face Tuilleries. Appartements pour familles. Prix modérés.

HOTEL CAMPBELL, près Arc de Triomphe. Hôtel de famille. Excell. cuisine. Arrangem. pr. l'hiver.

HOTEL CONTINENTAL, 3, rue de Castiglione, en face des Tuilleries. Prix spéciaux.

HOTEL DE CRILLON, place de la Concorde.

HOTEL EDOUARD-VII, entre la Madeleine et l'Opéra. — Restaurant de premier ordre.

FAMILY HOTEL, avenue du Trocadéro, 7, Champs-Elysées, Paris. dep. 9 fr. Arrangem. pr. familles.

HOTEL DE FLORENCE, r. Mathurins, 26, pr. Opéra et g. St-Laz., p.-à-t., chambres, conf. mod. T. Cent. 4/2 flacon 3,50. Flacon 6 francs franco poste. Notice gratis.

HOTEL GALILLIA, 63, rue Pierre-Charron (Champs-Elysées). — Prevost et Cie, propriétaires. Jardin d'hiver.

HOTEL LOTTI, rue de Castiglione (Tuilleries), Paris.

HOTEL UTETIA, Hôtel et Restaurant, boulevard Raspail. Maximum de confort pr. le minimum de prix.

AUTOMOBILES 2 fr. la ligne.

Un enlev. gros camions autos : Emress, Turjan, De A. Dion, Mital, Peugeot 1914, 6, r. Raspail, Levallois.

CHEVAUX, VOITURES ET HARNAIS 2 fr. la ligne.

1 couple chiens japonais 3 ans, petits ouisitis, 1 singes, chats angoras, perroquets et perroquets, oiseaux tr. rares. Prevotat, 57, boul. de Strasbourg.

CHEVAUX, VOITURES ET HARNAIS 2 fr. la ligne.

Chiens à louer : 10, pass. Genty (12^e). Tel. 72-85.

AUTOMOBILES 2 fr. la ligne.

Un enlev. gros camions autos : Emress, Turjan, De A. Dion, Mital, Peugeot 1914, 6, r. Raspail, Levallois.

MARS 2 fr. la ligne.

Mars 12 HP 1912 2 places, éat. neuf, 6.000 fr.

Diétrich 40/42 HP 1912 2 pl., éat. neuf, 6.500 fr.

Mars 12 HP 1912 4 pl., revue, 6.500. Detraumay 15 HP 4342, 6 cyl., 4 pl., 11.000, et plusieurs autres châssis rev. 3 camions une et deux tonnes, à débâche, et plusieurs remorquages 2 à 3 tonnes. — VENTES SPORTIVES, 15, av. de la Révolte. Tel. 09-58.

Acheter directement à propriétaire Torpido 19 A chev., 4 pl. Faire offres : Chazot, Bureau 26.

Occasion 16.000 frs. Jolie petite propriété 9 piéces,

500 m², salle bains, eau, gaz, électrique, 2 caves,

jardin, pigeon, volière, écurie, remise, bûcher, chenil,

41, av. Raincy, La Pie, Parc-St-Maur (8^e), 1/2 h. Paris.

Capital quintuplé chaque année achetant vignobles.

Bénéfice par hectare : Huit mille francs. Ancêtre-Brel,

à Montpellier, vend à la commission ces domaines vignobles.

CHIENS 2 fr. la ligne.

Superbe chien délavé, 6 r. j. am. Panhard 50 HP de sport, 4 places ; Panhard 12 HP 1913, 2 pl., éat. neuf, 6.500 fr.

Diétrich 12 HP 1912, torpido 4 places ; Barre 6-8 HP 1914, torpido 2 places et strap. Zébre 6-8 HP 1913, torpido 2 places ; Bollée 30 HP, châssis pour camion : Diétrich 40 HP, châssis pour camion : Holbet, 18 bis, rue Brunel, Tel. Wagram 52-53.

A vend. Chenard-Walcker 7-9 HP, torp. 2 pl. 1914, 6.800 fr.; Chenard-Walcker 12 HP, torp., 4 pl. 1912, 4.500; Peugeot 1914, 3 vitesses, 3.800 fr.

Caron 12 HP 1912, torp. 2 pl., 4.500 fr. Renault 4-6 HP 1912, torp. 2 pl., 4.500 fr.

1 tonne 12-16 HP, bâché, 6.800. La Bûche, 1.500 k., véritable poids lourd, 6.000. Panhard 14 tonne, bâché, 18 HP, 7.800. — Pierre Bourras, 13, boulevard Chaligny, 75-76, Paris. Tel. Wagram 23-31.

Overland 1916, neuve, 4 places, mise en marche,

éclairage électrique. Gonzagut, rue Jean-Daudin, 16.

FONDS DE COMMERCE 2 fr. la ligne.

Mercede, Lingerie, joli coin banlieue. Net 6.000 fr.

M. Prix 3.500. Se hâter. Occas. Feyder, 69, r. Rivoli.

Vins-Liqueurs. Affaires 36.000; bénéf. 8.000. gar. Occas. réelles avec 6.000 fr. Feyder, 69, rue Rivoli.

ELEVAGE 2 fr. la ligne.

Pour vous créer séries revenus par petits élé- vages lucratifs, écr. à O. Poterlet, à Liseux (Calv.)

DIVERS 2 fr. la ligne.

Gros bénéf. à faire s. act. valeur indé. coté Bourse, je deman. d. bénéf. Boil, 11 bis, r. Marbeau.

Désavoué et légitimation d'enfant aduléterin. Consultation : 5 frs. — Bancal, avocat, Montpellier.

Ponté doublez, même l'hiver; résultats gar. Dem. not. et attest. à Pondeau F. Poterlet, Liseux (Calv.)